

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SCIE.
Tous ceux qui voudraient s'abonner à LA SCIE, peuvent le faire en s'adressant au propriétaire et en payant 37 centimes pour trois mois. Le tout d'avance.

LA SCIE paraît le Samedi de chaque semaine.

Toute correspondance concernant la rédaction devra être adressée FRANCO à

L. P. NORMAND.

LA SCIE

Castigat ridendo mores.

L. P. NORMAND, Propriétaire.

On s'abonne chez M. E. BALZARETTI, No. 39, rue du Pont et au propriétaire de ce journal, No. 59, rue Des Écossés, St. Roch.

LA SCIE se vend chez M. E. BALZARETTI, No. 39, rue du Pont, chez Mde. CHATIGNY, coin des rues St. Ours et St. Valier, St. Roch, chez M. N. DUBOIS, rue et faubourg St. Jean, et chez M. J. BASTIEN, No. 18, rue Palais, en face de l'Hôtel Russell, H.-V., Québec.

Langevin.

Cartier.

Cauchon.



La Nationalite les etouffe !!

Il est honteux de voir au timon de l'Etat des hommes tarés comme ceux d'aujourd'hui ! des hommes qui se retranchent derrière leur drapeau pour mieux tromper le peuple !

Il n'est pas loin, nous l'espérons, le jour d'élection générale où le peuple broiera le piédestal où se sont juchés presque malgré lui les hommes du jour !

Il comprendra un jour, ce pauvre peuple, que les Cartier, Cauchon, Langevin et compagnie, sont de ces hommes de calcul qui naissent une plume derrière l'oreille et un encrier à la place du cœur, pour mieux dicter de mauvaises lois, et conduire, par-là, le pays aux portes de la banqueroute ?

Les ministres du jour aiment leur patrie comme Tarquin aimait Lucrece !

FEUILLETON de "LA SCIE."

LA PLUIE

ET LE

BEAU TEMPS.

(Suite.)

Alors il a un chien.

Voyez, une seule chose fait du pauvre l'ami du riche qui le protège ; c'est quand le riche a le bonheur de pouvoir lui dire un jour :

Sauvez-moi.

Le pauvre ouvre alors sa maison sans contrainte et sans honte, alors, seulement alors, il s'aperçoit qu'il aimait celui qui l'a soulagé.

Sa joie n'est pas de la reconnaissance, c'est de l'amitié.

Le chien du pauvre, c'est pour lui plus que son pain et plus que son toit, c'est celui qui sans parler de sa misère, le caresse, l'aime et le plaint, oui, le plaint, s'il est souffrant.

Pour nous, un chien c'est un jouet. Pour lui c'est presque un frère.

C'est lui qui joue avec les enfants, et souvent sèche les larmes par une caresse ou un cri joyeux.

Comment le pauvre n'aimerait-il pas celui qui la constance de son cœur attache à sa misère, à son labeur, à son pain noir ?

Oui, quand j'ai vu des pauvres j'ai embrassé leur chien et me suis trouvé au-dessous d'eux !

Comment ! nous voyons des hommes dont le cœur souffrant demande une douce parole, nous avons un cœur et nous nous taisons !

Le chien, lui, comprend le regard et répond au cœur qui ne peut plus parler.

J'ai vu des femmes charitables calculer chez le pauvre combien coûte la nourriture de l'ami, du chien, et blâmer cette dépense.

J'ai vu aussi le regard triste, le sourire amer et dédaigneux du pauvre, qui mesurait la sottise et la froideur de celle qui payait son pain.

La faim le réduisait au silence ; c'est pour lui que je prends la parole.

Un soir, dans une pauvre chambre de Bretagne, une femme et trois enfants venant de rentrer. La femme était pieds nus et sa jupe trouée pendait tristement sur ses jambes, un fichu trop étroit et trop court couvrait à peine ses épaules.

Les trois enfants la suivaient. Une mère seule était capable de découvrir sous ces haillons le visage de ses enfants; une mère seule était capable de baisser ces visages flétris, pâles, décrépits à six ans.

— Quand toute la famille fut entrée, la mère s'assit sur un banc de bois, et deux grosses larmes tombèrent de ses yeux. Un chien, un pauvre chien maigre alors se leva du coin où il dormait, comme si ces larmes avaient crié, et, se dressant, il les lécha.

— Qu'as-tu, maman? dit l'aîné des trois enfants.

Voyant que sa mère ne répondait pas, il ajouta :

— J'ai faim.

— Les deux autres se mirent à pleurer.

— La mère alors dit ces quatre mots :

— Votre père est mort.

— Puis elle se tut et les enfants se regardèrent étonnés.

— L'aîné dit encore: j'ai faim.....

— La femme leva les yeux, une flamme rouge passa dans son regard.

— Elle les prit tous trois, les serra dans son jupon en loques et se mit à chanter.

— Les enfants pleurèrent encore un moment, puis ils s'endormirent, bercés par les chants de la mère.

— Alors la femme coucha le chien près d'eux pour les réchauffer, et sortit encore de la chaumière.

— Le temps avait été rude, la mer mauvaise, et Jean le pêcheur, son mari, avait péri avec sa barque.

— Elle parcourut le village, mais la pluie tombait à torrents, toutes les portes étaient fermées.

— La charité, s'il vous plaît! disait-elle quelque fois derrière les portes ou passait un jet de lumière.

JEAN LANDER.

(A continuer.)

Quebec, 24 Decembre 1864.

Plusieurs personnes ont été surprises de notre sans-gêne envers M. St. Michel et M. Mailloux. Comme notre conduite a été sans arrière pensée à cet égard, nous ne pensons pas devoir nous justifier. M. St. Michel, ainsi que M. Mailloux, n'est pas propre à remplir la charge honorable de conseiller de la cité; ces deux imbéciles pantins méritaient le ridicule et nos sarcasmes. M. St. Michel est un de ces vieux conservateurs de l'ancienne race bleue, à idées étroites, qui tournent sans cesse dans une sphère

l'idées bourgeoises et ridicules; M. Mailloux est un de ces hommes dont le sort est semblable à celui des girouettes, et dont l'opinion du jour fait mentir l'opinion de la veille. M. Mailloux colore son ambition d'opinions démocratiques et libérales. Hier, il était conservateur, aujourd'hui il est républicain, demain il ne sera rien. Etait-il de notre devoir, nous le demandons, de prendre la cause d'un de ces hommes et de la prêcher?

RÉDACTION.

AUX CORRESPONDANTS.

A M. C.... Nous ne pouvons pas publier votre correspondance contre MM. Rouald Couillard de Beaumont, E. Huot, D. Pelletier, Philéas Huot ainsi que son intime cousin.

Ces buches forment partie de notre collection.

A CHASSEUR.—Votre correspondance est sous considération.

A S.... Laissez ce pauvre Balthazar tranquille. Nous l'aimons trop pour le scier.

A CRI-CRI CADET.—Ne vous attaquez jamais à des personnalités aussi minces que l'est celle de M. O. Sim.... Ce grand beaudet est trop insignifiant en core.....

A D.... Votre correspondance est sous considération.

A M. D.... Sous considération.

A AB.—Nous le répétons encore une fois, nous ne flétrissons jamais le caractère des personnes. Nous n'avons pas droit de jeter la première pierre à personne.

A X.—Impossible de publier votre correspondance. Jamais une femme ne sera attaquée par nous. Les femmes auraient le droit légitime de nous mépriser et nous ne voulons pas encourir leur inépris.

M. Hector Verret.

Nous avons reçu cette lettre :

« Messieurs les Rédacteurs,

« En réponse au attaque que vous prenez la liberté de faire contre moi dans votre petite feuille, j'ai à vous informé de vous méfier, car si vous lancez des libelles je pancerez des action, et vous aurez le désolheur d'y répondre,

« Humblement

« A. H. VERRET »—Textuel.

Nous sommes surpris, monsieur Hector, de cette lettre aussi mal écrite que dénuée de sens. Vous avez sans doute appris le français chez les Esquimaux et les Algonquins. Cette lettre, monsieur Hector, que désapprouverait le plus simple écolier de

huitième, nous fait plus de pitié qu'elle ne nous irrite. Quand vous vous serez débarrassé de vos ridicules de fat et de pédant, alors la Scie cessera de vous scier; mais tant que ces ridicules seront assez exposés pour fixer votre attention, nous ne cessons de les montrer du doigt. D'ailleurs attaquons-nous votre vie privée?... pourquoi vous fâcher de rien? Qu'arriverait-il donc, monsieur Hector, quand nous aurons l'honneur et le doux plaisir de vous faire poser devant nos lecteurs? Que serait-ce donc si nous publions les correspondances qui attaquent vos mœurs privées? Enfin, comment pourriez-vous prouver que notre publication a le caractère du libelle?

Effet de la Confédération.



M. McGee est malade, M. Taché est malade, M. Langévin est malade..... et M. Cauchon attend la maladie. Plusieurs personnes à qui nous avons parlé, tombent d'accord sur ceci: c'est que la confédération peut réagir sur le bien être physique des messieurs qui sont en sa faveur. Quant à nous, nous en sommes certain, car un télégramme qui nous est arrivé cet après-midi, nous informe que M. Chapais a passé une nuit affreuse, et que M. McDonald aurait dit à plusieurs de ses intimes qu'il devait être malade le lendemain.

COMMISSION DU HAVRE.

Présents: ? ? ? ? ? ? ? ? ? ?
? ? ? ? ? ? ? ? ? ?

Lue une lettre de M. Puff, ébéniste, demandant la somme de \$400 pour l'entreprise d'un pont de glace, cet hiver—instant sur la considération immédiate de sa lettre, vu qu'il dispose dans le moment d'un grand nombre d'ouvriers et des matériaux en immense quantité.

Concou, dit que cette ouvrage sera fait dans le style Elizabéth,—c'est-à-dire d'une architecture algonquienne.

Lue une lettre de M. Paquet, propriétaire du fameux bloc de maison sur

les rues St-Vallier et Dorchester. Ce monsieur demande à emprunter le célèbre *driver* pour une journée seulement. Il veut à l'aide de cet instrument, creuser une cave profonde à la nouvelle maison qu'il va bâtir et poser trois *Water closet* à l'usage de ses chers locataires.

Les propositions pour les débetures ayant commencé, la suivante est acceptée : M. W. Venner pour quinze chelms à raison de vingt par cent pour deux ans.

L'assemblée s'ajourne.

Un magasin sourd !!!

L'autre soir vers dix heures et demi Momus, dans un de ses moments de loisir, passait dans la rue St. Jean. Voyant tous les magasins fermés, il regarda grâce au ciel pour ces bienheureux commis qui à présent peuvent s'envoler du comptoir à six heures et demi. Tout en pensant cela, Momus aperçoit de la lumière à un vitreau au-dessus d'une porte de magasin. Momus croit à un incendie. Il court bien vite à la station, donne l'alarme, le cri : au feu ! retentit partout et plusieurs personnes se transportent sur les lieux. On ouvre la porte du magasin... mais, ô surprise ! ce magasin qui, suivant l'entente générale entre les marchands de cette rue, devait être fermé, est rempli d'une foule immense ; et l'on voit derrière le comptoir plusieurs commis servant à qui mieux mieux, non sans avoir jeté les yeux sur une pendule accolée au mur, en accompagnant ce regard d'un évergique jargon. Et au beau milieu de tout cela, on aperçoit M. Pelletier, le *bos* du lieu trônant sur un immense tréteau ; on s'aperçoit de la mystification. On cherche Momus, mais Momus a pris ses jambes à son cou. Les policemen envoient M. Pelletier à tous les diables et gagnent la station en grognelant.

N. B. Vraiment il est répugnant de raconter des choses telles que celle-ci ; mais nous tenons à remplir notre tâche. M. J. B. Pelletier devrait convenir avec nous que des commis qui ont passé toute une grande journée derrière un comptoir devraient être libres à six heures et demi, surtout quand la chose est entendue d'avance.

Course à la raquette.

Coucou nous apprend qu'il y aura prochainement une grande course à la raquette par deux de nos amateurs : M. Pierre Lavoie, marchand, et M. Bänder vont s'engager dans cette lutte.

Cette course aura pour point de départ

la place embellie par le splendide monument funéraire—demeure future de M. Venner—sur la route de la Petite-Rivière.

Le lieu où s'arrêteront nos deux lutteurs n'est pas mentionné.

Les raquettes ont été achetées chez M. Bouchard et fils. C'est là que vont nos jeunes comm-sép-cers quand ils veulent se donner le plaisir de marcher à la raquette, l'hiver.

On va se transporter en foule sur les lieux pour voir de ce spectacle.

Le pari est de \$50.

M. Gastonguay, notre artiste photographe, va se transporter sur la scène avec son instrument, dans le but tout à fait louable de photographier ces messieurs dans l'ardeur de la course. Ce monsieur espère réaliser une somme immense par la vente de ces photographies.

Attention !!!

De sourds bruits de guerre circulent ; c'est le roulement du tonnerre encore faible, qui se fait entendre, mais ce roulement sourd va se changer bientôt en éclats de foudre... Citoyens ! aux armes ! la patrie est en danger.

L'affaire de St. Alban s'embrouille de plus en plus ; cette cause de tant de terreurs engendrera une guerre prochaine, peut-être.

Quelquefois la Providence fait découler de grands événements qui changent la face du monde—de causes petites, comme si Dieu, pour tromper les hommes, se plaisait à briser l'ordre naturel des choses !—N'importe, sa main redoutable atteint toujours les coupables !

Nous nous sommes laissé dire—ce qui est étrange, que Son Excellence le gouverneur-général va faire passer les troupes anglaises en Angleterre. L'école militaire n'enseignera plus ; les volontaires vont rendre les armes... Plus de banière, plus de cri d'armes... Tout va se reposer dans un sommeil profond...

Son Excellence a loué P. T. Pétard pour cinq années consécutives !

Le canon de ce citoyen est en état parfait et promet plus que jamais. Citoyens, soyez tranquilles.

Nous possédons dans nos murs le paratonnerre qui éloignera toute foudre—nous avons une arme qui tiendra bien des ennemis et qui portera une terreur salutaire dans leurs rangs.

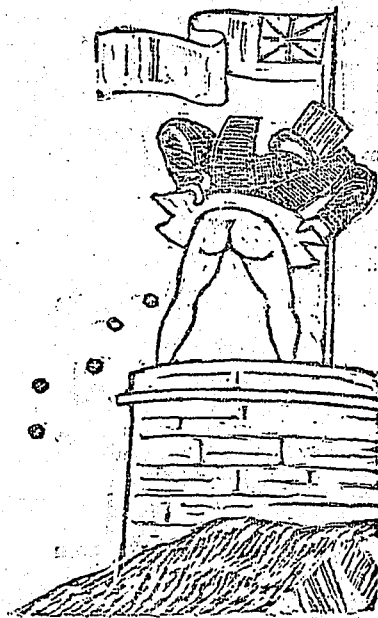
Nous avons le palladium qui doit conserver Troie de toute attaque ennemie.

Encore une fois, citoyens, soyez tranquilles.

Désormais, le canon invincible de M. P. T. Pétard orne la citadelle de Québec... Aucune tempête, aucun ouragan ne pourra le faire broncher... Fier et immobile, il sera toujours là, venissant une mitraille ter-

rible de sa bouche infernale. Maintenant le navire ennemi qui s'avancera dans le port sera coulé sans miséricorde, l'armée qui marchera sur la ville sera brisée, anéantie, pulvérisée. Imaginez une immense batterie électrique, faisant le tour des ramparts et vomissant la mort à l'entour.

Jamais, au sein de l'histoire naturelle, il ne s'était rencontré un fait aussi étrange, aussi inouï.



La vignette ci-dessus vous fait voir M. P. T. Pétard dans sa position militaire la plus étonnante.

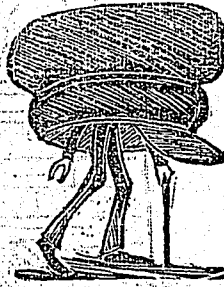
On dit.

On dit que M. Langevin part pour l'Italie. Il veut admirer les magnificences de la Rome antique et de la Rome moderne ; son âme chrétienne va s'échauffer aux splendeurs de la ville aux sept collines. Il amène avec lui son acolyte. M. Louis Honoré finot. Avant de se livrer aux hasards d'un voyage si périlleux, il supplie les bedeaux et les sacristains de la ville de prier pour son âme. Le diable est un luron qui peut faire d'ammer des saints... Monsieur Hector a acheté une discipline pour arrêter son jeune ami sur la pente du crime, et lui donner durant la traversée, des douceurs chrétiennes... Honoré se propose de faire admirer au St. Père sa critique du *Fils de Giboyer* et pour donner au monde civilisé, un exemple de courage et de vertu, il veut se battre en duel avec Emile Augier... Que de choses il se propose de faire dans l'ancien monde ; il

va d'abord arrêter chez Chevet, pour faire une fois dans sa vie un dîner pantagruélique, ce qui ne veut pas dire, qu'il soit gourmand; il veut aussi embrasser Louis Veuillot sur les deux joues. Combien nous désirons le retour de ce voyage, et avec quelle joie nous le lui entendrons raconter.

Qu'Honoré prenne garde; la vieille Europe est démoralisée: du fond de l'Enfer Voltaire souffle encore ses impiétés démoralisatrices; qu'il prenne garde que son âme se termine au souffle impur de ces impiétés. Qu'il revienne au plus vite en Canada, qu'il revienne, le cœur encore vierge—dans ce pays des bonnes doctrines et des saints enseignements.....

M. Langevin a fait l'acquisition d'un casque nouveau; pour donner une idée plus large au lecteur de Monsieur Hector arrivant en Europe, nous le prions d'examiner la vignette ci-dessous.



Fusion des races.



Fusion! fusion! que voulez-vous qu'il

proviennent de cet amalgame? que voulez-vous qu'il proviennent de la fusion de la race flétrie de la blonde Albion, de la race abâtardie des enfants vermeils de la verte Erin et du sang froid des Esquimaux avec le sang généreux des Français?—Que voulez-vous qu'il sorte de cette alliance hybride? Un peuple? Une nation puissante, n'est-ce pas?—Vous y voilà! C'est bien vous!! Allons! vite! à l'œuvre. Fusionnons, fusionnons encore et fusionnons toujours! Elevons l'industrie à son dernier niveau! Supprimons la dette publique! Ouvrons au commerce une voie immense, fusionnons! Jetons la langue de Corneille aux orties! et approuvons l'harmonieuse langue anglaise! les vieilles coutumes, les mœurs anciennes, les croyances populaires, qu'est-ce que tout cela? préjugés! préjugés!—Il faut au Canada, français d'origine, les institutions de la libre Angleterre. Il lui faut un code anglais! Fusionnons! Fusionnons! Brown, comme ce nom est anglais et comme il est sonore! Qu'il fait son devoir! Changons les races! Brisons, comme les vieilles plantes, ce trône pourri de la vieille nationalité....du nouveau! du nouveau! fusion...fusion! Et qu'on dise toujours que les rouges sont des socialistes!

Guêpes.

Un certain usurier de cette ville passait l'autre jour dans la rue St. Jean; quelqu'un remarqua qu'il n'avait pas de gants, quoiqu'il fit un grand froid.

Savez-vous, monsieur, dit Momus, pourquoi cet usurier ne porte pas de gants?..... c'est parcequ'il a toujours les mains dans nos poches.

L'autre jour dans une société, Mde. X*** qui s'était mis du rouge sur le visage, demandait à quelqu'un comment il la trouvait? Madame, répondit-il, je ne me connais pas en peinture.

CARTIER.—Quoique la confédération soit la ruine du pays, il n'en est pas moins vrai que nous faisons bel et bien notre fortune.

CAUCHON.—Sans doute.

CARTIER.—L'intérêt avant tout, la pat. ie après.

CAUCHON.—Oui, mais sais tu bien que cette fortune que tu me fais voir, elle est aux dépens de ma réputation.

CARTIER.—Pourquoi aussi l'attaches-tu toujours à des peitesses!

Monsieur Cartier n'a jamais si bien dit!

L'autre jour M.***, faisait admirer

à Momus la splendide maison qu'il a bâtie dernièrement. Arrivé à un certain endroit:

Voici, dit-il, un escalier dérobé.

—Comme tout le reste, repartit Momus.

Est-il farceur, ce cher Momus!

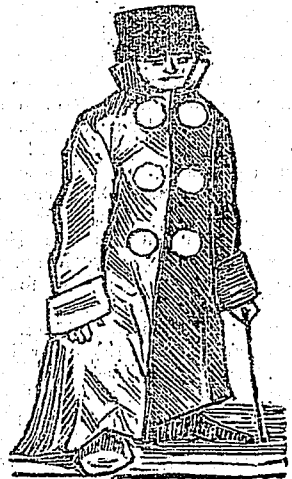
M. Bellerose, député du peuple, ayant une pique d'amour-propre avec M. Houde, un de ses collègues, lui disait: Enfin, monsieur, vous n'avez pas encore ouvert la bouche dans la chambre.

—Vous vous trompez, repartit celui-ci, car toutes les fois que vous avez parlé, je n'ai pu m'empêcher de bâiller.

La balance est l'image du grand monde: on y voit le plateau vide monter et le plateau chargé descendre.

LESSING.

Qu'en dites-vous, politiciens du jour?



M. Cyrille Junot employé civil, en petite tenue.

SOUS PRESSE.

"Lune de miel," par Johnny Sauviatte, fils.

Si j'étais marguillier, par Ragout Amyot.

Histoire d'une vitre, par Le Rossigoul.

Pourquoi je suis employé, par Eucide Paradis.

Je s'rai t'y aimé, je l's'rai t'y pas, par Napoléon Bureau.

Mon père, ou pourquoi j'ai une pratique (sic monstrueuse), par Cyrille Tessier, notaire public.

Un contrevent, par Boissonnait, du bureau des patentes.